

BARBARIE

Poème 439 : George Floyd - I can't breathe !

*Sale décompte mortifère
D'agonie vue qu'en Enfer !
« 8 minutes et 46 secondes ».
Étranglé – immonde monde ! –
Un genou sur la nuque. Quels maux !
« **I can't breathe !** »... Quels mots !*

* * * * *

Assis dans une berline, garée
Sur l'avenue — a priori affairé —
La portière ouverte, que faisait-il ?
Rien qui ne soit pas dans le droit-fil ?
L'enquête, sans doute, nous l'apprendra
Quoique, ses résultats, Lui ne les connaîtra.

Sous prétexte d'un contrôle,
Jouant parfaitement leur rôle,
Des policiers zélés l'ont obligé,
Cerné par eux, comme piégé,
À s'ôter de son siège, aussitôt
Menotté, pris dans leur étau.

Interloqué, les mains dans le dos, hercule
Plaqué au sol, tout contre un véhicule
De Police, en ce lundi 25, éclatant,
De mai où la douceur du printemps
Nous pousse tous, au sortir de l'hiver,
À vouloir revivre, l'esprit enjoué, ouvert,

Il en alla, quant à lui, autrement.
Imposant, avec, comme vêtement
Sur sa poitrine, un noir débardeur,
Porté à même la peau, au baroudeur
S'amusait-il à jouer ? Hélas, des flics
L'en ont empêché, devant un public...

Face contre terre — traité comme une bête
Couchée dans la poussière qu'à la fête,
Un gars, froid, bloque pour la marquer
Au fer rouge — butors obtus et baraqués,
Trois cops, trop imbus d'eux, l'ont immobilisé.
L'un, tout son poids sur sa gorge, l'a même sadisé.

Au sein d'une aire intemporelle
Qu'il devinait obscurcir ses prunelles,
Sa conscience vacillante, son souffle toujours
Plus court, G.F sentait, avec effroi, venir son tour...
Comment se débattre, se libérer et fuir quand, à hauteur
Du cou, du dos, des jambes, vous écrasaient trois prédateurs ?

Philippe Parrot – Barbarie, Guerres et Violences

Les secondes s'égrenaient, interminables
Et douloureuses. Il suffoquait, incapable
De bouger, s'époumonait à répéter, fort,
Ne pouvoir respirer, malgré ses efforts...
Soudain, on l'entendit, dans un cri étouffé,
Sa mère l'appeler. Mais les jeux étaient faits !

Au terme d'un abominable calvaire,
À trop longtemps se voir privé d'air,
Son cœur s'arrêta et, les yeux révulsés,
Son corps se relâcha, cessant de convulser.
Ses muscles se détendirent. Sa vessie se vida.
George Floyd était mort. Tué comme à la corrida !

* * * * *

*Derek ! Qu'est-ce qu'elle avait donc ma gueule — de Noir ! —
Pour que tu ne cesses d'espérer la voir sous un linceul de moire ?
Serait-ce que la tienne — de Blanc ! — par principe, vaudrait mieux ?
Faut-il que tu sois un con pour croire ça, doublé d'un monstre sans dieux !*

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 24 et le 27 juin 2020

Poème 409 : Égorgement

Jets de sang
— Pourpre
Et chaud —
Par à-coups,
S'écoulent,
D'un cou
Tailladé...
Ô corps
D'homme
Qui gît,
À terre,
Mourant.

Dans son cœur
Qui se vide,
Toujours plus,
À chaque
Jaillissement,
Puisera-t-il
Quelque force
Pour pousser
L'ultime cri,
Sorti de sa
Trachée
Béante ?

Lui seul,
Glaçant,
Primal,
À l'oreille
De tous,
Ferait
Entendre
L'effarement
D'une âme
Qui sombre
Dans l'abîme
Du Néant...

Et dit : « Pourquoi ? »

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Le 21 novembre 2019

Poème 325 : Colonel Beltrame

Étreinte par la panique qui me tétanisait,
Le bras du terroriste, tout autour de mon cou,
M'étranglait... À lui servir de bouclier, brisée
Par l'épreuve, j'imaginai ma fin. À bout !

* * * *

Quand, soudain, sur le seuil de la porte
De la réserve où le tueur et moi étions retranchés,
Je l'ai vu apparaître, dans la lumière, bras levés, sans escorte
Et sans arme, d'un sang-froid vaillamment affiché...

C'était un homme svelte, au visage étroit,
Front haut et nez pincé. De son regard lumineux
Émanait, conjurant dans l'instant mon effroi,
Une force d'âme, au souffle vertigineux...

Il avançait vers nous, d'un pas très régulier,
Ne cessant de parler sans chercher à frimer,
Là pour prendre ma place, en gendarme lié
Par un serment qui, d'évidence, l'animait !

Circonvenu par ses mots — mais aussi par ses yeux
Dont l'éclat, loin de laisser impassible, nous avait gagnés —
Le Fou-de-Dieu m'a libérée. Et, à nous croiser au moment des adieux,
Je l'ai vu, l'air étrange, me sourire avant de vite m'éloigner.

* * * *

Ainsi, sans nullement me connaître, sacrifiait-il son existence
En échange de la mienne, porté par une foi inscrite dans son destin,
Nourri par des valeurs qui l'ancraient à ses tâches, avec quelle constance !
Voilà ce que je perçus dans la noblesse de ses traits ! D'instinct !

Lucide et décidé, au rendez-vous avec la Mort,
Au service des autres, en soldat fier et courageux,
Moins que manquer à ses devoirs, il refusait, en Fort,
De manquer à lui-même, à sa conscience le seul grand enjeu.

Choquée mais sauvée, prise en charge aussitôt,
Après des coups de feu entendus, deux heures écoulées,
J'ai vu cet homme intrépide, sur une civière, presto
Être évacué. À sa gorge, tant de sang s'écoulait...

* * * *

Repose en paix, Colonel Beltrame ! Redevable, je te veille
Désormais, toi qui considéras ma personne plus chère
Que la tienne. Par tes actes et non de futiles conseils,
Tu m'as élevé l'esprit, en me léguant maint repère.

À jamais !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 4 et le 6 avril 2018

Poème 139 : À Lola, nos tendres pensées...

Écoute-moi, Lola !

Je souhaiterais qu'il soit doux
À ton cœur
D'entrevoir,
Dans ce monde où tu reposes,
À tout jamais
Loin de nous,

Qu'il restera de Toi, sans tabou
Et sans heurt,
Bel au-revoir,
L'image d'une jeune fille qui ose
S'enflammer...
Jusqu'au bout.

* * * * *

Radieuse adolescente, ton sourire
Séraphique à la
Joie rayonnante
Marquera nos amers esprits, hantés
Par ce noir destin,
Cruel de t'enlever.

Ton souvenir, nous saurons le chérir.
Tes yeux au vif éclat,
Ta candeur avenante,
Tes bruns sourcils fort marqués, entés
Sur un visage au teint
Pâle, sans fard relevé !

* * * * *

Oui, nul n'oubliera tes longs cheveux,
Par vagues successives
Tombés sur tes épaules
Ni ton nez droit, mignonement pincé
Au-dessus de tes lèvres,
D'un rose amène coloré.

À te voir demoiselle épanouie, heureux
De te garder, si expressive,
Dans leur âme guère drôle,
Proches et inconnus ne pourront évincer
Ta fraîcheur pleine de fièvre,
Icône d'un frêle ange adoré !

* * * * *

Ainsi, resteras-tu, ancrée dans nos mémoires,
L'incarnation de la beauté,
Femme naissante à son été,
Comme la figure emblématique où se lit l'espoir
De toute éphémère jeunesse
De s'engager avec hardiesse.

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 25 et le 26 novembre 2015

En hommage à Lola Ouzounian, tuée au Bataclan le 13 novembre 2015

Poème 137 : Balles au Bataclan

Ces bruits on dirait des pétards
Au fond de la poche des fêtards
Qu'ils jettent rieurs dans la salle
Lors d'une frileuse soirée de bal
Pour faire trembler les danseurs
Et se rapprocher enfin les cœurs.

Aux crépitements secs et soudains
Entendus dans le concert en train,
Ton corps, tout en sueur, tressaillit
Au point qu'à tes côtés, vif, je faillis
Te serrer, par amour, dans mes bras
Comme chaque nuit sous nos draps.

Oh oui ! Que j'aurais dû donc le faire
Bloqué dans ce qui devenait l'enfer...
Salves terrifiantes tirées sans à-coup,
Des balles envahissaient l'air partout
Lorsque des cris d'épouvante, de bête
À l'agonie, nous firent perdre la tête...

* * * * *

Aux mouvements brusques de la foule,
Puissants et violents comme une houle,
En panique, se terrant dans les recoins,
Sidérée par la même peur en tout point,
Je vis soudain dans ton effrayant regard
Cette vision de la mort brute et sans fard.

Sur scène régnait un indescriptible chaos,
D'hommes armés à faire froid dans le dos.
Ils tiraient, exultant de disperser les rangs
De ces jeunes gens, tous devenus déments.
Gagnés par une terreur viscérale et brutale,
Ils se bousculaient au beau milieu des râles.

J'étais si près de toi qu'avant de comprendre,
J'étais tout contre toi qu'avant de te défendre,
Je vis subitement ta beauté fauchée s'effondrer
Sur le sol, ton pull blanc taché de sang. Malgré
L'effroi face au carnage à tes genoux je tombais
Pour m'approcher, le visage effaré, bouche bée.

* * * * *

J'allais t'emporter loin vers les premiers secours
Lorsque, levant la tête, cette noire folie en cours
Au parterre, si meurtrière, je la vis terrifié, parée
D'un bien sinistre atour : un tueur, agile et carré.
Il s'approchait de nous, criant « *Allah akbar !* »,
Serrant dans sa main droite le boîtier du Départ.

À voir, attachée à son ventre une série d'explosifs,
J'ai compris qu'il allait, instant de nos vies décisif,
Presser bientôt sur le bouton et se faire exploser...
Alors, te plaquant à ma poitrine palpitante, j'ai osé
Embrasser tes lèvres, tes grands yeux tout ouverts,
Ressentant nos deux fins imminentes nous glacer...

*Oh ! fixe-moi en ce soir
Que je sois ton miroir !
Parle-moi de vive voix
Que j'accepte ma voie !
Prends ma douce main
Que je te fasse un câlin !*

C'est alors qu'il hurla, plein de rage : *Regardez-moi !*
Les jambes écartées, ancré, le bras brandi sans émoi,
Trahi par des rires sardoniques, il me fit frissonner...
Refusant d'obéir à ce diable, immobile sur toi, sonné,
J'ai attendu dans un baiser qu'il presse la commande,
Ému qu'à l'amour, nos âmes se donnent en offrande...

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 17 et le 20 novembre 2015

Poème 121 : Il était une fois Palmyre

Dans l'âtre
Odeur
Des poudres expiatoires ;
Dans l'épaisse
Poussière
Des nuages vengeurs,
Les yeux rougis,
La gorge irritée,
Le faciès déformé
Par d'odieux ricanements,
Bêtes et jubilatoires,
Ils renient leur histoire
À grands coups
D'explosions,
Ravageuses et pensées.
Bâtons de dynamite,
Destructeurs de culture,
Esquisses dans les cieux,
Trop sinistre arc-en-ciel,
De funestes présages :
Guerres et conquêtes,
Viols et pillages !

Voilà donc
Qu'à Palmyre,
Antique cité romaine,
Agréable oasis
Au cœur du désert,
L'auguste temple
De Baalshamin
A vu se déployer
Au-dessus de ses pierres,
Et colonnes encore debout,
Les ailes effrayantes
Des Anges des Ténèbres,
Assombrissant l'horizon
De leur dévastatrice vision,
Imposant, par la force
Et l'outrage, leur croyance,
Obscurantiste et mortifère.
Ô magnifiques vestiges
D'un empire disparu,
Héritage commun,
Maudit soit l'envol
De ces êtres déchus !

Pitoyables augures,
Ils annoncent,
Tapageurs et ignares,
Les méfaits d'autres sbires,
Flanqués
De couteaux, de fusils,
De bombes et de grenades,
Égorgeurs patentés
D'un vieillard humaniste
Décapité. De sang-froid !
À deviner leur cœur
Enflammé par la haine...
À craindre leur esprit
Obsédé par la gloire
De leur dieu vénéré...
À remarquer leur bras
Brandi vers le ciel...
À fixer dans leur main
Leur fatal poignard...
On les sent prêts à tout,
Fiers de massacrer et de tuer
Puis de se sacrifier.

* * * * *

Pareils à des gorgones,
Serpents sur la tête,
Regard pétrifiant,
Semeurs de terreur,
Ils exterminent par conviction
Mais aussi par plaisir,
En abjects bourreaux.
Ils horrifient nos âmes
Et nous font frissonner,
Des pieds à la tête.
Derrière les arguties
De leur pensée sectaire,
Bannissant le passé condamnant
Le sexe, ils cachent
Une quête effrénée
De pouvoir absolu,
D'odieuse dictature
Pour laquelle ils détruisent,
Soumettent et exécutent,
Laisant sur leur passage
Des membres mutilés, des hommes
Torturés, des femmes lapidées...

* * * * *

Tous ces visages tourmentés
D'innocents arrêtés,
D'enfants embrigadés,
D'épouses conspuées
Tous à hurler leur désespoir
Et supplier à genoux
Qu'on les laisse encore vivre,
Comment peuvent-ils
Toujours les regarder
Impassibles, avilis de la sorte
Au nom d'un prophète justicier,
Ordonnateur du chaos ?
Et ces assassinats
Et tous ces meurtres ;
Et ces massacres
Et tous ces infâmes charniers
En vue d'un monde meilleur,
Comment peuvent-ils donc
Sans cesse s'en réjouir ?
À ce point aveuglés et cruels
Qu'ils ne peuvent se dire « homme »
Qu'en répandant du sang humain !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 4 et le 6 septembre 2015

*En hommage à Khaled al-Assaad
Directeur des Antiquités Syriennes,
Assassiné le 18 août 2015
À 82 ans, par Daech.*

Poème 56 : Seul, face au bourreau

Agenouillé au sol, les mains derrière le dos,
Dans ma tenue safran,
Tranchant avec le noir de son habit de mort,
La peur glace mes os.
Je reste pourtant stoïque, impavide et fermé, offrant
Ma nuque au maure.

Un souffle caressant m'emporte comme une vague,
Sur une mer céleste,
Vers des contrées lointaines, au fin fond de l'éther
— Très loin de ce goulag ! —
Où je navigue déjà, la grand-voile gonflée et le cap vers l'est,
Ivre de Large et d'air !

La poitrine en avant, le cou bien dégagé, j'attends mon heure,
De bête à l'abattoir,
Offerte en sacrifice, docile et impuissante, pour une obscure cause.
Incroyable gageure,
Mon corps ne tremble pas. Je vogue sur des flots, lisses comme un miroir.
Quelle métamorphose !

Dans un raz-de-marée d'images et d'émotions, toutes écrasées en rouleaux
Sur les sables mouvants
De l'esprit en sursis, ultime îlot de liberté qu'engloutira une lame vengeresse
Dans un abysse sans halo,
Mon passé, par pans, refait surface et, dans cette tempête, mort vivant,
Je me rappelle tes caresses.

Quant à toi, lâche bourreau, fier de jouer au matamore devant la caméra,
Aie une mort plus douce
Que celle que tu m'infliges lorsqu'au bord de l'abîme, s'arrêtera de battre
Ton vil cœur de scélérat !
Malgré ta cruauté et mon dépit, dans l'Éternel Flux j'irai à ta rescousse...
Si tu consens à débattre !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 21 et le 23 septembre 2014

Poème 66 : Je suis Charlie

Endoctriné sur maint terrain
Par des prêcheurs machiavéliques,
Fiers de couper têtes, langues ou mains
Et d'orchestrer des homicides, initiatiques,
Pour imposer d'austères lois : celles d'un dieu
Qu'ils prétendent tous servir au mieux,

Tu te convaincs qu'il faut tuer,
Sans un regret, les détracteurs
De tes croyances pour instituer
L'Ordre Nouveau : Inquisiteur,
Totalitaire, guerrier et religieux,
Censé régner sous tous les cieux.

Tes convictions de fanatiques,
D'illuminés, cruels et dévoyés,
S'imposent sans mot magique,
Sans un crayon, trop vils alliés,
Mais par les lames de couteaux
Ou les rafales d'armes d'assaut.

Elles versent le sang de victimes
Offertes en sacrifice, nécessaire
À tes yeux de bras armé légitime
D'idéaux mortifères et sectaires !
Alors, tueur d'une cause déviante,
Tu égorges, abats, l'âme brûlante.

Puis, en homme lâche, tu disparais
Pour oublier tes crimes si barbares.
Souhaitons qu'à ta traque, préparés,
Les policiers te conduisent à la barre
Pour être jugé, plus tard condamné.
Mais... peut-être, comme un damné,

Te battras-tu quand ils te sommeront
De te livrer ? Alors, feins le martyr !
Exige tes Vierges promises et, fanfaron,
N'hésite pas à en finir de ta main par un tir
Afin qu'en un coup, de ta haine stérile et délétère,
Nous soyons dispensés, libres et frères sur cette terre !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 8 et le 9 janvier 2015

Poème 55 : Plongée dans de tempétueux abysses

*Bourreau ! Égorgeur d'êtres humains
Sacrifiés de sang-froid, quels sont donc tes gains ?*

Plonge, avec rage, dans les abyssales et immondes
Profondeurs de ton être où gisent et grouillent, insondables,
Tes plus noires pulsions, traîtresses comme de sournoises ondes !
Elles s'agitent dans ton cœur, frustré, et ton âme, guerrière, ingérables,
Avant de jaillir en surface, soudainement, en de dévastatrices tempêtes...

Traverse en transe, la haine au ventre, les délétères et violents remous
Des courants venus des bas-fonds de ton esprit, trop perfide, où se noient
Tes scrupules dans la chute des corps décapités, privés de leur station debout !
Quand les têtes roulent et tanguent, légères et fragiles, comme des bateaux de bois
Sur la mer agitée, à l'horizon bouché, de leur triste existence écourtée et défaite...

Baigne, assoiffé de vengeance, au sein des masses fluides et glauques, océan
Infini d'énergies et de forces, toutes mues par la poussée des vagues véhémentes
De tes désirs brutaux et ravageurs ! À chaque exécution, ils se dressent, malséants,
En un mur gigantesque de violentes déferlantes survenues brutalement, démentes,
Rendant détestable et barbare ton vil devenir, existence perdue destinée au rebut.

Homme déchu parti à la dérive, comprendras-tu un jour que, si tu sombres ainsi,
C'est d'avoir, sur les terres conquises où tu guerroyas, voulu convertir trop de monde
Et imposer les lois de ta foi, bardé de certitudes, au nom d'une vérité ! Stupide suprématie,
Tu tuas maintes gens avec conviction, sans jamais concevoir de limite à tes rancunes profondes,
Laisant sur ton passage que champ de ruines où errent des êtres brisés victimes de tes abus.

Par miracle, si une houle rédemptrice te pousse un soir vers un rivage, décide de te battre
Contre ces rouleaux issus de tes ténèbres et nage sans t'arrêter, dans ces flots tumultueux,
Vers la plage accueillante où poser pied à terre. Si tu renonces, là-bas, à exercer d'idolâtres
Pouvoirs et d'absurdes contrôles, tu trouveras la paix ou l'oubli... Sache cependant, tortueux
Combattant, sur cette rive qu'exténué tu atteindras peut-être, tu te rachèteras que d'une seule
Façon. Être aimé d'une femme ou happé par la mort, libéré par l'amour ou drapé d'un linceul !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 15 et le 18 septembre 2014

GUERRES

Poème 407 : À l'assaut

Durant une aube crépusculaire,
Révélant dans le ciel la noirceur
De forces diaboliques ; marqués
Au sceau d'un Destin mortifère ;
Guerriers, au Front, désespérés,
Rongés par une trouille atavique
Grouillante dans leurs entrailles,
Ils ont pourtant armé leur fusil,
Pourvu d'une courte baïonnette
Sanglante, pointue et aiguisée,
Leurs godillots dans la gadoue,
Stagnant au fond des boyaux...

Las de la nuit oppressante où
Divague l'esprit des camarades
Occis, leurs membres dispersés
Dans l'air zébré par la mitraille,
Les plus terrorisés — damnées
Coliques au ventre — en une
Diarhée, subite et profuse,
Chient dans leur froc... Ô
Pestilentielles odeurs qui
Ne couvrent jamais celles
Des cadavres putrescents,
Accrochés aux fils barbelés !

Au son d'un clairon — dans
La plaine, terrain d'enjeux des
Généraux planqués à l'arrière —
Qui sonne des troupes l'hallali,
Ils savent qu'ils mourront...
Et cependant, les voilà qui
Sortent de leur tranchée et
S'élancent dans le « no man's
Land », poussant, en barbares
Qui arracheraient le garrot des
Haines qui les étranglent, de longs
Cris pour se convaincre qu'ils vaincront.

Ceux, d'en face, avec leur casque à pointe
Et leur surnom de « boches », prêts
À en découdre — feu d'enfer —,
Doigt à la gâchette, grenades
En chapelet, à la ceinture !
Mais, contre toute attente,
Alors qu'un corbeau passe, ses
Ailes noires déployées, et pousse
De brefs croassements glaçants,
— Présage de quelque fin — c'est
D'une casemate enterrée à demi
Que se déchaîne l'Apocalypse...

Dans les failles du Temps assassin,
Un tireur secondé d'un servent fauche
Les fantassins à découvert. Sa mitrailleuse
Lourde crépite et crache ses pruneaux
Tandis qu'en haut d'une colline des
Pièces d'artillerie entonnent,
En salves interminables,
Un chant assourdissant
Qui perce les tympan.
Canons toujours fumants,
Placés en batteries, camouflées
Savamment derrière un haut remblai !

Projectiles fuselés,
Semblables aux pièces
D'argent jetées à la volée,
Dans les premières lueurs du jour
— Glauque matin d'automne —
Ils zèbrent le ciel gris de leur
Ballet incessant et bruyant.
Leur sifflement strident
Précède l'explosion sur
Le champ de bataille,
Lunaire et dévasté, qui
N'est plus que cratères.

À courir vers l'ennemi,
Épuisé, hébété, effrayé,
Et condamné, tout comme
Eux, ils savent ne pas trancher
Le nœud gordien du : « *Pourquoi
Ce carnage ?* ». Abrutis par l'alcool,
Autorisés à boire avant d'y aller —
Au casse-pipe ! — ils s'arrachent
À leur Passé dans un braillement,
Avant qu'on ne leur arrache prompto
Les tripes, pour chasser l'image de
Celle qu'ils s'apprêtent à quitter.

Au fond de l'estomac,
Âcre, leur bol stomacal
Qu'ils sentent remonter...
Ah ! Se vider de leurs peurs,
Brutalement, à la façon du sang
Qui s'échappe, en jet, des cous des
Condamnés, sur le billot décapités !
Leur arme au poing, au milieu des
Hurlements de bêtes à l'abattoir,
Des râles de moribonds saignés
Comme des gorets, ils voient,
Devant, l'autre berge du Styx.

* * * * *

Adieu, paisible rivière
Traversant leur campagne
Où tant d'odeurs de vaches et
De chevaux, dans les fermes, dans
Les champs, titillaient leurs narines !
Sur tes rives — à leur mémoire rappelées
À l'heure de crever — ils venaient avec une fille
Du bourg, ravis de s'asseoir sur l'herbe, la peau tannée
Par le soleil. Moisson faite, ils n'avaient d'autre envie
Que d'ôter leurs vêtements et de plonger, nus,
Dans tes eaux fraîches et accueillantes,
Lit de leurs ébats à l'abri des regards.

Au milieu des roseaux
Qui ployaient sous le vent,
Des canes et des canetons, de
Passage, qui caquetaient, en si
Plaisante compagnie, l'été radieux
Leur souriait et, dans l'insouciance
De leur vingt ans, ils leur contaient
Fleurette tandis qu'ils caressaient
Le haut des seins des ingénues
Qu'un décolleté de chemisier
Qu'ils avaient tous dégrafé,
Soulignait avec grâce...

* * * * *

À évoquer ainsi — dans cette
Vision dernière, déchirante et
Soudaine, qu'ont ceux qui vont
Mourir — au cœur de la fureur des
Hommes et de la perte des mondes,
Leur lointaine province et leurs anciennes
Amours, les voilà qui voudraient échapper
À ce jour, à cette heure, à ce lieu, leur corps
Trop embourbé dans une terre maudite où
Conscrits et officiers volent dans les airs,
Chairs déchiquetées, démembrés, os
Broyés, barbaque sanguinolente.

En ces moments fatidiques, orchestrés en haut lieu,
Où, l'ordre reçu, ils s'élancent, apeurés, à l'assaut,
Ce flash ne dure qu'un instant : une fraction de
Seconde. Poussés par l'instinct, ils cherchent
Uniquement à s'en tirer, effarés par cette
Viande, humaine, exposée en vrac, au
Kilo, comme à l'étal des bouchers,
Avant d'en être aussi, à recevoir
Eux-mêmes, en pleine gueule,
Les éclats d'obus de mortiers
Qui lacèrent ; sectionnent ;
Démembrent ; éventrent.

* * * * *

À de ne pouvoir savoir
Quel nom ils portaient,
Rendus méconnaissables,
Ces gars qu'elles attendront,
La drôle de guerre finie, jamais
Ne rediront les mots, touchants,
Qu'elles adoraient entendre
Quand, taraudés de désirs,
Ils s'aimaient. Oui, aucune
N'inhumera ces Poilus sans
Visage, dispersés dans l'espace,
En morceaux. Horribles confettis !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 4 et le 8 novembre 2019

Poème 378 : Gueule cassée, âme perdue...

Lorsque nous nous reverrons,
Dans le tohu-bohu de la gare,
Auras-tu le sourire, fanfaron,
De l'aimée si belle au regard ?

Lorsque je te saoulerai de mots,
De baisers, à tous deux marcher
Dans la ville parmi les badauds,
Seras-tu encore tout écorchée ?

* * * * *

Lorsque j'essaierai d'oublier la Guerre,
Avec ces milliers d'existences brisées,
Me pardonneras-tu, durant cet enfer,
Ton cœur éperdu de l'avoir épuisé ?

Lorsque nos espérances renaîtront
À renouer avec notre amour d'hier,
Oseras-tu un « Je t'aime » de front,
Me prenant la main ? De moi fière.

* * * * *

Hélas, les combats demeurent sans
Qu'on parle de fin. Demain matin...
Nous irons à l'assaut. Bien du sang
Coulera pour conquérir leur fortin.

Me hante une question ! Au cours de
Ce terrible combat, si je restais vivant
Mais la gueule cassée, homme hideux,
Voudrais-tu de moi ? Comme avant...

* * * * *

Va ! Que je cesse de penser à ce jour
Où nous serons dans un lit douillet !
Dis ! Ton corps, à moi pour toujours
Ranimera-t-il mon âme endeuillée ?

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 8 et le 10 avril 2019

Poème 368 : Guerres de religion

Ce que ces drôles d'hommes,
De Foi comme ils se nomment,

Amènent toujours avec eux,
— Durs combats peu glorieux ! —

Ce ne sont, hélas, que des guerres.
Elles transforment en pauvres hères

Les survivants, pataugeant dans la boue,
Exténués, incapables de marcher debout

Puisque, chaque matin, dans la bruine
Ne reste qu'un triste champ de ruines,

Souillé des filets de sang de tant et tant de morts,
Massacrés par ces fanatiques sans le moindre remords.

* * * * *

Dès lors, à ne pouvoir contrarier ce funeste Vent de l'Histoire,
Devant de telles horreurs qui brisent à chaque fois tous ses espoirs,

Dieu lui-même a cessé de croire que ses créatures puissent être sages,
Effaré de voir défiler corps mutilés et têtes coupées à leur passage.

Rongé par le dépit, sa maldonne faite, emmuré dans son silence
Sans répit, Il nous abandonne, immatures, à nos macabres « danses ».

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)

Le 30 janvier 2019

Poème 352 : Sales va-t-en-guerre !

*En guerre coule tant de sang
Que les soldats cruels s'y vautrent.
À jouir d'asservir « Les Autres »,
En soudards, ils rient, si puissants.*

Conquérants, et s'en repaissant,
Ils violent dans les épeautres.
*En guerre coule tant de sang
Que les soldats cruels s'y vautrent.*

Pour se moquer des Apôtres,
Ils tuent les hommes gémissant,
Au regard comme le nôtre.
Tourné vers les Cieux éblouissants !
En guerre coule tant de sang !

Rondel écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Le 10 octobre 2018

Poème 332 : Bois Belleau

Un aigle solitaire, l'air crâne
Avec ses longues ailes, plane

Au-dessus des arbres du Bois
Belleau. Là, l'intemporel voix

Des fantassins mourant au soleil,
Dans des douleurs sans pareilles,

Rappelle à nos mémoires vacillantes
Le souvenir de ces vies brèves et vaillantes.

* * * * *

Héraut altier de toutes les sales guerres, en rapace
Cruel, il tournoie en grands cercles dans l'espace.

Impavide oiseau, de malheur, funeste point noir,
Haut dans les cieux, il trahit à l'approche du soir

Le destin de ces hommes-là, aux plaies ouvertes,
Dont le sang coula jadis, à flots, sur l'herbe verte.

* * * * *

Volontaires prêts à mourir et quitter Temps, Désirs et Chair,
Sans savoir, au pied des chênes, si l'Éternité leur serait chère,

À partir à l'assaut, baïonnette au canon, au milieu des feuillus,
Pour réduire au silence des nids de mitrailleuses, âprement défendus,

Ils tombèrent, par milliers et par vagues, le corps criblé par la mitraille,
Fauchés, hurlant ou priant à voir leurs viscères sortir de leurs entrailles.

* * * * *

*Et, dans la belle eau de leur âme,
Jeunes nullement à la fleur de l'âge,
Se reflétait une seconde, d'une femme,
L'ultime, évanescence, poignante image.*

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 23 et le 24 mai 2018

Poème 275 : Retour au champ de bataille

Au beau milieu d'un champ de bataille,
Parmi les corps démembrés dans la paille,
Une pie a repéré un médaillon brillant au cou
D'un jeune soldat tué... Avec son bec d'un coup,
Elle l'a volé pour le porter, à tire-d'aile, au Soleil...
À se présenter en noir et blanc comme une vieille,
Lui qui n'apprécie que le jaune vif, à voir rouge,
L'a sommée, illico, de s'exiler dans un bouge...

Là, tout près de l'âtre où deux bûches brûlaient,
Dans une botte usée, se cachait un gros rat laid.
À claquer des dents à sa vue, son vieux morceau
De gruyère lui a échappé, effaré par tous ces sots
Autour des tables qui s'escrimaient à la plumer...
Une cocotte en mal de câlins, joliment costumée,
Mais très affamée, la jeta dans les flammes, rôtie
À moindre coût, puis contre un homme se blottit.

Le bijou d'or fondit et la jolie demoiselle en photo
Disparut dans le feu, réduite en cendres bientôt...
Jeannot lapin, cuisiné dans une marmite en fonte,
En ragoût, à la sauce épicée, ressentit de la honte.
Comme futé renard passait, son seul ennemi juré,
Caché sous un manteau d'hiver, d'hier manucuré,
Il le pria de mordre la chair des buveurs avec rage
Pour qu'en prenant le train, ils aient tous la rage...

Heureusement qu'un balai, avatar d'un grand sage,
Compatissant à ce drame et par hasard de passage,
Sut séparer parmi la braise le bon grain de l'ivraie.
Les restes de la Beauté, vite rassemblés à ses frais,
Dans un sac, sur le bord de la fenêtre furent posés.
Il passa le mot aux fées, toutes d'accord pour oser.
Une cigogne dans son bec le prit pour les ramener,
Auprès du fantassin mort, au bel amour malmené.

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 8 et 9 juillet 2017

Poème 237 : Retours à Guernica...

Quand la solitude l'étreint
Et que l'angoisse va bon train,
Elle va le long de la large rivière
Pour réciter une lancinante prière...
Elle s'assoit sur la sableuse berge,
Tout près d'une vieille auberge
Et songe à son enfant joufflu
Qu'elle ne reverra plus...

Dispersé parmi les étoiles
Qui, la nuit, le dévoilent,
On dirait un Petit Prince,
Au corps gracile et mince.
Elle exorcise sa vive peine
À psalmodier ses déveines
Et les oiseaux l'écoutent,
Non loin de la route...

Elle chante l'affection sans fin
Des mères pour leur bambin.
C'est alors qu'une feuille,
En témoignage du deuil,
Vole ça et là dans les airs
Avant de choir sur la terre.
Elle la prend dans sa main,
Voulant croire en demain...

Elle lit dans chaque nervure
Combien il est intolérable et dur
D'être séparée de sa propre chair,
Depuis des mois mise en terre.
Elle voudrait voler le secret,
Caché du côté de l'adret,
Qui le ferait ressusciter
Par un soir d'été...

Elle sent son souffle très léger,
Mais ce n'est qu'un vent passager,
Caresser ses épaules et son cou.
Elle reconnaît qu'il lui est doux
De revenir souvent à Guernica
Pour qu'il lui confie tout bas,
Incarné dans chaque chose,
Qu'elle revive vite et ose...

À la frontière de maints Mondes,
Parcourue de pénétrantes ondes,
Elle l'appelle alors par son nom,
Bien vite par son gentil surnom,
Et les voilà qui mêlent lumières
Et effusions dans le sanctuaire
De leur éternel tendre amour
Reliant deux êtres à rebours.

Poème écrit par **Philippe Parrot**
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 14 et le 15 janvier 2017

Poème 229 : Alep !

Pendant que, sous les bombes dernier cri
Des aviateurs russes, les survivants d'Alep,
Assiégés affamés, finissent, tels des proscrits,
Par mourir oubliés sans qu'on portât un crêpe...

Pendant que, dans l'amas de ruines fumantes
Des immeubles éventrés, maints cadavres mutilés,
Par charroi, pourrissent dans l'apocalyptique tourmente,
Sous le ciel bleu d'Orient, leur tête explosé, macabre défilé...

Pendant que les troupes assaillantes, alliées
À des milices armées, dans leur folie vengeresse
Dictée par leur chef despote, s'en prennent par milliers
Aux civils vaincus, brisés par le siège, la famine et le stress...

Pendant que les familles, de « rebelles » ou non,
Contraintes d'évacuer leur quartier, hagardes et endeuillées,
Sont dispersées — manu militari — dans des campements sans nom
Par l'armée conquérante... ailleurs, tranquilles, à la boutonnière un œillet,

Nous autres, Occidentaux, continuons d'avoir
La folie des Grandeurs : toujours plus de biens
À ne savoir qu'en faire, toujours moins de devoirs
À ne songer qu'aux droits ! À oublier ainsi combien

Nous devrions être solidaires des démocrates idéalistes
Qui meurent pour leurs idées ; des mères désemparées qui
Bercent leurs enfants aux regards atterrés, en peuples égoïstes,
Nous préférons laisser faire. Trop occupés à jouir de nos acquis !

Poème écrit par **Philippe Parrot**
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Le 19 décembre 2016

Poème 118 : S'aimer malgré la guerre

Un soir que tu seras recluse dans ta chambre,
Lasse d'une journée à m'espérer en vain, j'irai
Au pied de ta maison en ce mois de novembre
Lancer un caillou contre ta fenêtre pour attirer

Ton attention... Juive réfractaire à toute prière,
À rêver à la paix, à de longs voyages, à de belles
Échappées, réveillée par mon appel, vive et fière
Tu dresseras l'oreille, telle une fougueuse rebelle

Dans l'attente de ce signe pour s'enfuir de sa prison.
Car, tous deux devinons combien nous nous aimons
Alors qu'ils s'y opposent pour de religieuses raisons.
Unis par tant de liens que ne briserait aucun sermon,

Tu feras vite le mur pour venir me rejoindre prenant
Soin d'emporter au passage ton oiseau dans sa cage.
Tout arabe que je sois, trop amoureux de toi courant
Vers moi, je t'ouvrirai mes bras, faisant fi des usages.

Nous quitterons nos familles nos parents, nos études,
Nos pays, même Jérusalem la ville de notre fol amour
Qui trahit trop de clans, de règles et trop de certitudes.
Sans rien voir sans rien entendre, sans envie de retour,

Nous rirons bruyamment d'eux : de tous leurs préjugés,
De toute leur cruauté et, rendant la liberté à ta colombe,
Nous prendrons le premier car croisé, ravis de les gruger
Et d'oublier leurs messes pourvoyeuses d'inutiles tombes.

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 24 et le 25 août 2015

Poème 99 : Mères de soldats

Les larmes qu'elles versent,
Amères,
Trop vite noyées dans les averses,
Éphémères,
Quand le vent de l'hiver les disperse,
Délétères,
Apaisent-elles les controverses,
Planétaires ?

Leur âme pure qui transperce,
Austère ;
Leurs paroles qui se déversent,
Volontaires ;
Leurs intuitions qui renversent,
Salutaires,
Est-ce leur amour qui bouleverse ?
Chimère !

Leurs bras qu'elles ouvrent pourtant,
Consolants,
Aux hommes en guerre tout le temps,
Désolant,
Convaincraient-ils les soudards restants,
Insolents,
D'arrêter leurs jeux depuis si longtemps
Violents ?

NON ! Alors, elles vivent à contretemps,
Veillant
À rabâcher à leurs fils combattants,
Suppliant,
Qu'à prendre plaisir à vivre en luttant,
Guerroyant,
Ils oublient ce qu'il y a dans la Paix de tant
Attrayant !

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 2 et le 4 juin 2015

Poème 92 : Le déserteur

J'y pense soudain en ce fatal instant. Qu'advient-il de toi,
Apparue par miracle, tout en larmes, désireuse sous un porche,
Saisissant ma main, tenaillée par la peur qui te laissait sans voix,
Que nous y trouvions refuge ? Ah ! Que nos mornes vies s'animent,
Un bref instant, pareilles à la vive flamme jaillissant d'une torche
Pour réchauffer nos cœurs, détachés des choses pusillanimes !

* * * * *

Déserteur traqué, je fuyais la Police Militaire par un soir de pluie,
Bête aux abois, longeant vitrines et façades d'une avenue, déserte,
Quand à l'autre bout je te vis approcher. T'en souviens-tu ? Minuit
Sonnait dans ce quartier dévasté par l'ennemi lorsque nos regards
Tristes, en quête d'humaines compassions, se sont croisés : certes,
Mais aussi reconnus au même désarroi, chacun perdu et hagard...

Le vent par rafales cinglait nos visages, en ce mois de novembre.
À devoir affronter ce temps calamiteux, nous cachions nos traits
Marqués par la dureté des combats, et même tous nos membres
Minés par le manque de nourriture, sous de vieilles cotonnades,
Volées à des cadavres laissés sur les trottoirs, à peine en retrait...
Oui ! rappelle-toi, nous allions dépités, vraiment dans la panade.

Tenaillés par la faim, laminés par la fatigue, usés par l'insomnie,
Dans la nuit sans étoile glaciale et venteuse, pour fuir la solitude,
Envahis par l'angoisse d'être pris de panique, la pire des avanies,
À ne plus croire en rien, en fait à la dérive, tous deux avions erré,
Dans la ville fantôme, entièrement rasée, las de nos inquiétudes,
Au bord de la folie à rester enfermés dans nos planques, atterrés.

* * * * *

Ah ! que j'y pense en cet ultime moment. Qu'advient-il de toi,
Ma muette inconnue dont l'âme anéantie par ces gens tous morts
Et l'esprit défait par le mal et l'horreur n'osait plus parler, ma foi ?
Trop de terrifiants souvenirs empêchaient sans doute ta mémoire
Horriifiée de confier à quiconque ton oppressante histoire. À tort !
Mais tu n'y pouvais rien, totalement brisée par de cruels déboires.

* * * * *

Voilà pourquoi, respirant hélas avec peine, quand tu m'as aperçu,
Sevrée depuis trop longtemps d'étreintes et de chaleur humaines,
Sans pouvoir te retenir, un élan de tendresse reprenant le dessus,
Tu vins vers moi, tremblante quémandeuse, empressée d'éprouver
Le bonheur de te blottir contre un homme étranger qui t'emmène
Là où se réfugient les êtres brisés de se sentir toujours réprouvés.

Sans prononcer un mot, sans oser me fixer, parcourue de frissons
Tu t'es collée contre moi afin que je t'enlace et, dans les ténèbres,
Nous nous sommes vivement embrassés, nos bouches à l'unisson,
Malgré les coups de fusil et le son du canon de cette débile guerre.
Était-ce une intuition, clair pressentiment d'une oraison funèbre,
En hommage à nos deux vies à l'écoute de leur instinct grégaire ?

Nos deux poitrines plaquées l'une contre l'autre, puissamment,
Comme pour réchauffer nos pâles chairs, frissonnant de concert
Nos bras enlacés nos corps imbriqués, oui ! dérangeants amants,
Nous chancelions à ce vif baiser, bouleversés par cette rencontre.
Nos salives mélangées, nos langues enhardies, nos émois sincères,
Longtemps nous sommes restés ainsi, sans songer à nos montres.

* * * * *

Tendrement enlacés, nous nous abandonnions quand tu te libéras,
Me poussant vivement, pour traverser la rue et disparaître au loin.
J'ai voulu te poursuivre mais y ai renoncé, plongé dans l'embarras.
Dis-moi, candide damnée, survivras-tu à ce monde ? Quant à moi,
Une balle en plein thorax, reçue au crépuscule et tirée sans témoin,
Je suis resté sous le porche dans l'attente de mourir. Seul, sans toi...

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 1 et le 3 mai 2015

Poème 47 : Sniper

Omnipotent, comme un dieu courroucé ! Il brandit, haut,
La foudre dans sa main qui frappera mortellement
Impurs et mécréants, en bloc condamnés...

Sentencieux, comme un juge rigoureux ! Il combat le chaos
Et prône la peine capitale comme unique châtiment,
À l'encontre des hommes au cœur gangréné...

Impassible, comme le bras du bourreau ! Il ne tremble jamais
Quand il lève vers le ciel, au-dessus du billot, la hache
Pour sectionner d'un coup le cou du supplicié...

Efficace, comme la consigne verbale donnée à une milice armée !
Il remplit sa mission par tout temps avec brio et panache,
Refusant les honneurs bien qu'il soit apprécié...

Patient, comme le croque-mort flegmatique ! Il attend, circonspect,
Le noir fourgon où gît, déjà froid, son cadavre du jour
Seul à donner tout son sens au macabre métier...

Oui, voilà les cinq qualités de ce simple soldat à l'inconcevable aspect !
Allongé sur le sol, le doigt à la gâchette, compte à rebours
Commencé, il s'apprête à tirer, tueur sans pitié.

* * * * *

Quasi indétectable, dans ses vêtements kaki fondus dans le sable,
L'œil à son viseur, l'attention soutenue, la carabine chargée,
Il attend, tapi comme un reptile, ce bref instant

Où, las de toujours se battre, l'adversaire patenté et sa conjointe affable
Dans le fleuve viendront, en ce cessez-le-feu, s'immerger,
Rieurs et insoucians, pour profiter du beau temps.

Combattant de l'ombre, il est tant entraîné qu'il peut rester des heures
Sans bouger, à penser objectif, malgré l'accablante fournaise,
Le corps statufié, en sueur, exempt de tremblements,

Jusqu'à ce qu'apparaisse — libéré, le croit-il, des violences et des heurts —
Dans l'axe virtuel de sa ligne de mire, pas toujours très à l'aise,
Celui choisi qu'il doit abattre, sur ordre. Si lâchement

D'une balle en pleine tête — calibre 12 — qu'il la fera tout à coup exploser !
Justement, le voilà, en sursis, son mâle gibier d'aujourd'hui !
Malgré un siège interminable, conscient des périls,

Il prétend naïvement voler sa part de bonheur, tout contre la seule qui ait osé
Suivre ce militaire jusqu'au-boutiste traqué, mais indéfectible appui
Tant, dans leur intimité, sa bonté rend son cœur fébrile.

* * * * *

Ils marchent à une allure tranquille, enlacés et leur âme légère, et voudraient
Par la grâce des regards et des mots conjurer cette guerre exécration,
Synonyme d'horribles champs de ruines trop nombreux.

Aveuglés par l'émotion, ils désireraient presque renoncer aux combats d'après !
Sur les bords de l'eau, paisible et accueillante, à jamais immuable,
Ils osent se mettre nus sous l'ombrage d'un cèdre, heureux.

Ils ont fermé les yeux et ne songent plus à rien, par leur brûlante passion happés,
Sinon à s'embrasser, s'effleurer, se choyer, se confier, ivres de s'aimer.
Quel envoûtant silence, inviolable ! Rien ne bruit alentour.

L'espoir les galvanise ! Naïfs amoureux, ils croient en l'impossible : vivre en paix !
À soudain lâcher prise et vouloir rassasier leurs chairs intimes affamées,
Absous par un vif soleil, ils s'abandonnent, radieux, à l'amour.

* * * * *

Couché sur son épouse offerte comme jamais, son sexe dans ses entrailles, sentant
L'orgasme poindre, il voulait revoir les beautés de ce monde tout autour
Pour jouir de l'éclatante lumière du ciel, aux couleurs de la vie,

Quand un point scintillant, très loin à l'horizon, l'éblouit de mille feux. Au courant,
Sûr d'avoir repéré les reflets d'un fusil à lunette prêt à jouer un sale tour,
S'enfuir devint son idée fixe, seul gage d'une éventuelle survie.

Mais il était trop tard. À peine eut-il le temps de se ressaisir pour maîtriser sa peur
Indicible qu'un unique coup de feu redouté, lointain et percutant, retentit.
Et sa tête éclatée de mari, sous l'impact du mortel projectile, chut

Sur la poitrine au teint de lait de sa femme, toute maculée de sang. Prise de terreur,
Poussant un cri d'horreur, elle rejetait son corps inerte défiguré, anéantie,
Privée de l'être aimé et brisée d'entrevoir tous leurs rêves déçus.

* * * * *

Plus loin, au sommet d'une colline rocailleuse, le visage impavide, dénué de repentir,
Pressé de déguerpir mais nullement affolé, un quidam rangeait son attirail
Et démontait son arme, sa besogne achevée, son devoir accompli.

Qu'importe qu'il perçut vaguement un appel déchirant ! Il avait appris à ne rien sentir,
À n'être qu'un tireur embusqué, tenu pour sa cause de rester sur les rails.
Car obéir à l'ordre d'assassiner chaque jour ne doit pas faire un pli.

* * * * *

Quel auxiliaire avait sévi là-haut, à ce point diabolique qu'il puisse tuer de sang froid ?
De quelque bord qu'il vînt, savoir n'arrangerait rien car nous sommes ainsi faits
Qu'endoctriné très tôt, il pourrait, formaté, sortir des rangs de Tsahal

Comme de ceux du Hamas. À la guerre, il y a tant de souffrances, de morts par charroi
Que, dans chacun des camps, se portent toujours volontaires de ces gars en effet,
Fiers de s'initier aux secrets d'un art trouble : expert en derniers rôles.

* * * * *

Lorsque vous enterrerez ce vaillant combattant, demain, accompagné d'une escouade,
Arrêtez de hurler vouloir exterminer toute l'armée adverse ! Quels propos ineptes !
Car trop d'épouses des troupes abhorrées ont déjà vécu ça. Il est donc vengé !

Si vous voulez vous battre pour une juste cause : la fin de ce conflit, partez en croisade
Mais contre vos dirigeants aux visions délirantes et vos convictions aux préceptes
Sectaires ! Elles obscurcissent votre raison et empêchent les esprits de changer.

On n'instaure une vraie paix qu'avec son pire ennemi dont il faut accepter le droit à exister.
À moins de ne pas mériter le nom d'Homme et son humanité dont chaque religion
Nous rebat les oreilles quoique ses officiants, inféodés à d'obscurs pouvoirs,

Dénient toujours ce titre aux égarés, prompts à penser autrement sans en être attristés !
Or, l'histoire l'enseigne. Haïr la différence ne profite à personne et, par contagion,
Conduit à la mort. Retrouvons-nous confiants à la même table pour s'asseoir !

*Et comportons-nous en compagnons, tels des apôtres,
Horriifiés d'avoir été si longtemps dans le rejet de l'autre !*

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 17 et le 20 juillet 2014

Poème 3 : L'aigle et l'enfant

Observe avec effroi,
L'air altier,
Le regard froid
De l'oiseau carnassier !

Découvre avec stupeur
La fin tragique,
L'attente du heurt
De l'enfant cachectique !

Ainsi en va-t-il donc des êtres en déshérence ?
Ils se perdent dans les sables comme des larmes en mer.
Broyés par la logique de l'univers en marche, ils partent sans vaillance
Puis sombrent dans l'oubli, rayés de nos mémoires qui les chassent de leur aire.

* * * * *

D'un calme comminatoire
Il patiente. Héraut martial
Des guerres dans l'Histoire
Il se campe, l'air impérial...

À scruter sa posture
Raide et souveraine,
Tendue vers sa proie,
Il a vraiment l'allure
D'une statue romaine
Ouvrant seule la voie :

Des chemins de l'au-delà, cruels
À la chair, indifférents au cœur.
Tueur émérite, il gère ses duels,
Le bec acéré, en glacial passeur.

Il extrait des cadavres,
Des membres désossés,
Les viandes nourricières
Pour voler vers son havre
Où gaver une avide couvée
Nichée sur un pic et fière...

Mort, nourris cette vie cannibale ! Voilà le cycle millénaire
Que nos lâches esprits abhorrent. À marcher sur un fil,
Il nous oblige à vivre des bonheurs éphémères,
Trouvés souvent dans des causes débiles.

* * * * *

La fillette va s'éteindre
Pour qu'il puisse briller.
Toute maigre, nue et crue,
Elle attend, sans le craindre,
Que l'herbe s'abreuve, exténuée,
Des pintes de son sang, répandues !

Quelle frêle charpente, elle, si jeune encore !
À la voir couchée, on dirait un vaisseau
Démâté et brisé, échoué sur la grève.
Une figure de proue, sur tribord,
Posée sur le sol dur et chaud,
Briseuse de nos rêves !

* * * * *

Belle innocente, damnée, tu as vécu
L'enfer, et pire je le crains, à fuir famines et guerres,
Dans des marches forcées au travers du désert, vaincue
Par le soleil, maître de ces terres.

À errer sur les pistes, elle s'avère précaire
Cette pause dernière... Ton corps épuisé s'est lové — pareil
Au fœtus endormi dans l'insouciance béate du ventre de sa mère —
Libre de s'abîmer enfin, sous l'œil d'un photographe, dans l'ultime sommeil.

* * * * *

Repose tranquillement, perle noire disparue ! Nos pensées t'enveloppent dans des linceuls saphir
Censés réchauffer ton âme, errante et délaissée. Ta silhouette famélique va heurter tous les nôtres
Car tu marques au fer rouge, des lettres de la honte, nos viles consciences trop en quête de plaisir.

Mais toi, hautain rapace, seul à ne jamais tuer pour vaincre, jouir ou venger, que ton sort soit tout autre !
Il serait trop choquant que tu la dévoras en vain. Plane donc encore longtemps, très haut dans les nuages,
La pupille perçante, le vol majestueux, ivre de sillonner les vastes cieux d'Afrique, ces contrées si sauvages.
Traque et achève les bêtes agonisantes ! Oui ! tu te dois de vivre. Voilà ta peine pour racheter ton crime !

Tu portes dans tes flancs, au sein même de l'éther, les chairs d'une victime. Elles te permettent de vivre.
Garde-les au secret dans tes entrailles chaudes ! Désormais, à trôner dans l'azur en Reine, Elle s'exprime
Et rassure, magnanime, nos cœurs de sujets, guidant nos destins vers les voies du Pardon. Qui délivre...

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Le 10 janvier 2012.

VIOLENCES

Poème 392 : Féminicides

Pervers narcissique
Qui jouit à blesser....
Ou sale brute épaisse
Qui se plaît à cogner...
Ou soiffard impénitent
Qui s'enivre à frapper...
Ou chômeur désœuvré
Qui s'emploie à gifler...

Derrière vos apparences
— Qui trompent avec brio
Journallement le monde —
De gars affable et policé...
De nounours bonasse...
De gourmet patenté...
De travailleur modèle...
Se cache un être immonde.

* * * *

Par tes sales agissements,
Humiliants et sournois,
Répétés chaque jour
À l'égard de celle
Qui vit à tes côtés,
— Toute couverte d'éloges
Dans vos sorties publiques —
Dans l'intimité, tu la broies...

Par ta force physique
Qui impose le respect
Et ton esprit borné
Qui ignore l'empathie,
Tu ne sais « *parler* »
Qu'en lui collant des pains,
Jusqu'à ce qu'elle se taise,
Par terre et à genoux...

Ensuqué par le vin, rouge ou blanc,
À tituber sur ton chemin de croix
Où choses et gens s'abîment
Et où même l'émoi se noie,
Tu ne tolères rien. Aucune
Remontrance ! Incapable
De mettre un mot devant...
L'autre, tu préfères tabasser.

Inscrit depuis des mois à Pole
Emploi, de fait sur la touche
Sous prétexte d'être vieux,
Tu te venges... comme tu
Peux, cognant la seule
Qui reste et te soutient
Dans cette descente-là,
Enfer pour tous les deux.

* * * *

Vos paroles mielleuses,
Vos excuses « *bidon* »,
Vos promesses vaines,
Vos dires sur l'avenir,
Aucun de ces propos,
Très vite, ne les leurre
Plus. Elles ne croient plus
En vous, inhibées par la peur.

Vos mains ne sont plus là
Pour effleurer leurs joues,
Glisser dans leurs cheveux,
Ou faire vibrer leurs chairs.
Dans les marais fangeux du
Mal où elles se vautrent, viles,
Elles ne savent rien faire d'autre
Que meurtrir. Démoniaque spirale...

* * * *

Sous l'emprise de vos mots,
Sous le joug de vos gestes,
Vivant sous le même toit,
Tributaires de vos gains
Ne sachant où partir,
Totaletement isolées
Et envahies de honte,
Elles restent cependant

Auprès de ce « *Monstre* »
Que vous êtes devenus,
Qui se plaît à asservir,
Qui ricane à humilier
Qui se grise à violenter
Oui, qui s'excite à violer,
Convaincu d'être un dieu
À réduire femme en bête...

Jusqu'à ce jour maudit
Où le bourreau sévit...
Dans son aveuglement
Et son déchaînement,
Dément, il tue, rouant
De coups ou étranglant,
Empalant au couteau, voire
Tirant, et ça devant des enfants.

* * * *

Comment donc empêcher de telles tragédies ?
Vous arrêter avant que vous ne répandiez
Le sang de celles que vous terrorisez ?
Donner aux victimes, avant, de vrais
Moyens pour maîtriser vos tares ?
À votre insu, les exfiltrer vers un
Lieu sûr où elles apprendraient
Enfin à devenir elles-mêmes ?

En garde à vue, vous briser
Sans faire preuve de pitié
Quand vous-mêmes, vous
N'en n'eûtes ? Et puis, au
Tribunal, vous condamner
À purger une lourde peine,
Sans pouvoir revoir, ensuite,
Celles que vous ne sûtes chérir ?

Sans aucun doute sont-ce là
Des solutions possibles...
Mais il faudrait surtout
Que ces ressorts obscurs
Qui assujettissent vos êtres, un
Tiers, à l'écoute, vous aide à les casser
Pour qu'après, vos drames exorcisés, libérées,
Vous affirmiez vos choix, face au regard des mecs !

Poème écrit par **Philippe Parrot**
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 15 et le 18 juillet 2019

Poème 355 : Moustic

*En ville, tous m'appelaient Moustic.
J'étais un percheron sage et athlétique
Et vos enfants m'aimaient, me trouvant
Magnifique. À chaque arrêt, s'approchant
De l'attelage, ils riaient à tapoter ma croupe,
À caresser ma crinière, pareille à une houppe...*

*Ainsi, ma vie s'est écoulée, mon maître à le servir,
Harnaché en plein cagnard jusqu'à presque défaillir,
Jusqu'à ce matin d'août où, vil et excédé, il me mit au rebut.
« Pourquoi nulle gratitude envers un compagnon, même fourbu ? »*

* * * * *

Exécutant docile, bien qu'il n'eut jamais
À trop me houspiller, entre guillemets,
Pour me faire avancer sur l'avenue,
Dans le flux des voitures soutenu,
Je sentais qu'il aurait bien aimé
Mais, de crainte d'être blâmé,
Qu'il se retenait... Je n'étais
À ses yeux, au fil des étés,
Qu'un esclave à sa botte,
N'ayant guère la cote...

Dieu que j'ai transpiré,
Pendant des ans à tirer,
— Sans jamais rechigner
À mes devoirs assignés —
Son antédiluvienne carriole
Bourrée d'un tas de guignols :
Des touristes ! Ils quadrillaient
La ville sans nullement s'ennuyer,
Sans remuer d'un poil leur gros cul,
Soucieux de saturer d'émois leur vécu.

Smartphone, dernier cri, bien en main,
À mitrailler, gouailleurs, le long du chemin
Tout et n'importe quoi, sans chercher à connaître
Ces lieux façonnés par l'Histoire qui les fit jadis naître,
Ignares patentés, dans leur tenue vulgaire et provocante,
Offense au code vestimentaire de la culture ambiante,
Adeptes du moindre effort, assis sur les banquettes,
À s'imaginer leurs vacances devoir être une Fête
Où les dollars sont rois, ils ne songeaient qu'à
Jouir, indifférents aux bêtes dans mon cas.

Voilà pourquoi aucun d'eux ne s'inquiétait
Que je parcours les boulevards, exploité
Durement, de l'aube jusqu'au soir,
Sans nul repos près du square,
Sous un brûlant soleil d'enfer,
Au seul rythme de mes fers,
Sans brouter de foin.
Quels épuisants voyages,
À rêver parfois de galops
Et aussi d'un peu d'eau !

À rigoler et boire, à ne voir
Se succéder de leur perchoir
Que façades et balcons, et gens
Trop vite classés guère engageants,
Faute leur singulier et attachant passé
De vouloir le connaître, hélas trop pressés,
Comment, une seule seconde, auraient-ils pu,
Pusillanimes et rieurs, et d'eux-mêmes trop imbus,
S'apitoyer sur moi ? Même pas ce dimanche où, épuisé,
Je me suis affalé sur l'asphalte, par l'âge et l'effort trop usé !

C'est alors qu'au milieu des badauds qui m'observaient à terre,
Autour de moi pour prendre un selfie en se donnant des airs,
J'ai d'emblée discerné à ta colère de cocher qui, sans cesse,
Tirait sur la bride de mon harnais avec tant de rudesse
Que — si je ne me bougeais pas — tu en viendrais vite
À me fouetter. D'instinct, en un sursaut, de suite,
Je me suis relevé avant que tu ne me cravaches,
Pressentant cependant qu'à faillir à ma tâche
Comme je l'avais fait, dans ton for intérieur,
Mon sort était scellé, à ton regard tueur...

* * * * *

*En ville, tous m'appelaient Moustic.
J'étais un percheron sage et athlétique
Et vos enfants m'aimaient, me trouvant
Magnifique. À chaque arrêt, s'approchant
De l'attelage, ils riaient à tapoter ma croupe,
À caresser ma crinière, pareille à une houppe...*

*Ainsi, ma vie s'est écoulée, mon maître à le servir,
Harnaché en plein cagnard jusqu'à presque défaillir,
Jusqu'à ce matin d'août où, vil et excédé, il me mit au rebut.
« Pourquoi nulle gratitude envers un compagnon, même fourbu ? »*

* * * * *

Au terme d'un âpre périple sans boire ni manger, secoué sans
Ménagement sur des routes sinueuses, en vain avançant
Ou reculant pour me soustraire au noir enfermement
D'un van sale et puant, bringuebalant constamment,
Plein d'effroi, à trop étouffer dans la canicule d'été
Faute d'ouvertures, à peine ai-je aperçu, hébété,
La lumière... qu'à coups d'aiguillons électriques,
Décharges puissantes qui m'allaient, véridique,
Jusqu'au cœur, ils m'ont mené vers des locaux
Qui empestaient la Mort, au relent de boyaux.

À entendre, par ailleurs, ces hennissements
Terribles que, nous autres, poussons seulement
Qu'en des situations extrêmes — quand la vie même
Est en jeu — j'ai réalisé dans l'instant mon cruel dilemme.
C'était l'Heure. D'autant que, transportée par le vent du Nord,
Parvenait à mes narines l'odeur ferreuse du sang, encore et encore.
Pour fuir ces brutes épaisses et ce lieu mortifère, j'ai eu beau me cabrer
Et ruer, ils m'ont tiré de force dans une cage où je savais devoir, là, sombrer.
Étroite à dessein, elle m'empêchait de bouger lorsque je vis un gars, en surplomb
Du piège, plaquer entre mes deux oreilles, malgré mes ruades, un objet maniable et long.

Soudain, dans une douleur aiguë, atroce et foudroyante, qui traversa mes chairs, concomitante
À un bruit sec et bref, dans mon crâne j'ai senti une chose s'enfoncer, pénétrante et percutante,
M'assommant à ce point qu'à chanceler sur mes jarrets, je me suis effondré. C'est alors qu'une
Trappe s'est ouverte... me faisant basculer, les quatre fers en l'air, au comble de l'infortune,
Au pied d'un homme en habit blanc couvert de taches rouges. Malgré mes mouvements,
Violents, il m'a empoigné une patte arrière pour l'attacher à une corde et brutalement
M'a treuillé, hissé si haut que mon corps lourd et massif pendait, m'occasionnant
Des souffrances indicibles, de ma croupe au sabot, tout mon poids s'exerçant
Sur un unique membre. À la violence de cette pratique barbare, j'ai repris
Connaissance, voyant s'écouler sur le sol des filets de sang jamais taris.

Têtes en bas, tous suspendus, à saigner mes semblables sur la chaîne d'abattage,
La veine jugulaire sectionnée d'un seul coup de poignard, en panique et en nage,
J'ai redressé le cou en quête d'un horizon moins triste. À vouloir échapper à mon
Fatal destin en m'agitant en tout sens, le tueur énervé a deviné, impassible démon,
Que j'observais la scène, lucide. Alors avant de m'achever, pour que je ne puisse plus
Rien voir, il m'a crevé les yeux avec une pointe enfoncée très profond, froid et résolu...
Plus tard, quand vint mon tour, me débattant encore vivement, d'un coup de tranchoir,
Il m'a coupé la carotide, libérant des flots rouges... Ainsi, avant de m'abîmer dans le noir,
Ai-je vécu les affres d'une lente ignominieuse agonie. Voilà donc notre avenir, à nous autres,
Vos « animaux de compagnie » ! Égorgés vivants, finir, hachés, dans vos plats, loin des nôtres !

* * * * *

*En ville, tous m'appelaient Moustic.
J'étais un percheron sage et athlétique
Et vos enfants m'aimaient, me trouvant
Magnifique. À chaque arrêt, s'approchant
De l'attelage, ils riaient à tapoter ma croupe,
À caresser ma crinière, pareille à une houppe...*

*Ainsi, ma vie s'est écoulée, mon maître à le servir,
Harnaché en plein cagnard jusqu'à presque défaillir,
Jusqu'à ce matin d'août où, vil et excédé, il me mit au rebut.
« Pourquoi nulle gratitude envers un compagnon, même fourbu ? »*

Parce que...

Dans l'Histoire des hommes,
Égocentriques en somme,
Guerriers, rapaces,
Jamais sagaces,
Cette question
— Voyons ! —

Demeurera toujours
Sans aucune réponse...
Car, à devoir chaque jour
Lutter et trahir, ils renoncent
À bâtir avec leurs scélérates mains
Un monde nouveau, enfin plus humain.

Fable tragique écrite par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 27 octobre et le 2 novembre 2018

Poème 365 : Marianne, l'Ordre et la Liberté

En ce mois de décembre... sur les Champs-Élysées,
Tous s'indignaient, laissés-pour-compte galvanisés.
Pareils aux parias trop longtemps traités d'ordures,
Parqués loin pour qu'on n'entende leurs murmures,
Ils venaient de partout, des villes et des campagnes,
Las de leur vie laborieuse où nul, jamais, ne gagne...

Lycéens angoissés par trop de sélections sans faille ;
Chômeurs de tous âges, exclus du monde du travail ;
Retraités écœurés de survivre avec peu bien des fois ;
Smicards minés de ne pouvoir finir leur fin de mois ;
Artisans acculés, sous les charges, au dépôt de bilan ;
Mères seules, sans revenus pour élever leurs enfants ;

Baisés, ils s'étaient donnés le mot pour monter à Paris
Où pavanent dans l'insouciance, au milieu des soieries,
Ces « élites » médiatiques... financières... économiques
Et politiques... érigées en une seule classe oligarchique
Qui méprise les « Sans-Dent », se croyant intouchable,
Et accumule des fortunes par des biais condamnables...

* * * * *

Malgré leurs rangs clairsemés, par ce matin très froid,
En « Gilets Jaunes » bien décidés à exiger leurs droits,
Ils hurlaient leurs revendications devant une escouade
De la Mobile quand ils virent — bien étrange parade —
Cinq beautés marcher droit vers les Forces de l'Ordre,
Positionnées là pour retenir sans jamais en démordre.

* * * * *

Après un court échange entre elles, en parfait accord,
Elles jetèrent leur manteau sans le moindre remords,
Dévoilant leur torse nu aux hommes alentour, épatés.
Elles portaient sur la tête, l'air en aucun cas emprunté,
Un bonnet rouge phrygien, en combattantes probables
De notre République malade d'idéaux trop comptables.

Aubaine des photographes omniprésents sur les lieux
Qui se tenaient prêts à saisir cet événement séditieux,
Soudain s'est détachée du groupe, sublime souveraine
Au courage évident, au cœur point envahi par la haine,
L'une de ces égéries. Avec audace, le visage impassible,
Elle s'est plantée devant « une » gendarme. Invincible...

* * * * *

Harnachée lourdement de divers moyens d'attaque
Et de défense, derrière son large bouclier, matraque
À la ceinture, casque sur la hanche, en « guerrière »
Au corps entièrement protégé et caché, sûre et fière,
Elle darde... sous son calot, un œil de lynx pénétrant
Sur celle qui lui fait face, en « Citoyenne » s'offrant.

Laquelle, icône aux seins exhibés, chairs recouvertes
D'une peinture patinée, étalée par une main experte,
Si dérisoire armure sur la peau, lui oppose un regard
D'aigle, insaisissable et noir, glaçant à maints égards,
Avec une telle hardiesse que ces femmes symbolisent,
Chacune, de nos Démocraties leurs contraires assises.

Avec, sous nos yeux, sa coiffe écarlate ornée
D'une cocarde tricolore... Avec, sous notre nez,
Ses sombres protections et ses armes potentielles,
L'une insoumise, autonome dans ses choix éventuels,
Symbole de Liberté... Et l'autre, accoutrée puissamment,
Entravée dans ses gestes, synonyme d'Ordre évidemment...

À les voir toutes deux, statufiées dans leur roide
Contenance, retenir leur souffle, portés par une froide
Détermination, et, à observer comme elles se dévisagent,
Il paraît évident qu'à se toiser, elles se jaugent sans ambages,
Certaines de pressentir qu'elles sont, par-delà tout parti-pris sectaire,
Liées par mille et une manières opposées, mais cependant complémentaires.

* * * * *

« Ne vois-tu pas dans le pouvoir que j'incarne, garant des lois
Et de la paix nécessaires à toute société, le cadre à chaque fois
Qui pose au libre-arbitre une légale, juste et intangible limite :
Devoir s'arrêter net là où s'exerce celui d'autrui ! Débile mythe
Si je n'obligeais pas chacun à respecter cette délicate frontière,
Je suis ce bras armé qui empêche la rue d'être une pétaudière. »

« C'est vrai que je veux profiter intensément tout le temps, mordre
À belles dents dans l'instant, réjouie de semer pagaille et désordre
À satisfaire toujours mes désirs les plus fous, même s'il faut, tôt ou tard,
Avant que leurs excès ne mènent à l'impasse, qu'un autre les réfrène, à l'instar
De troupes qui stoppent des vandales. Oui ! Bien que j'aime croire que, toute liberté,
Chacun devrait en user sans devoir la borner, je pressens qu'elle doit l'être, en aparté... »

* * * * *

Ainsi, sans oser se l'avouer, encore moins le proclamer, campées, tels des héros
Guidés par des valeurs, nourris de convictions, loin d'être de flamboyants « Zorro »
Soudain sortis de nulle part, dans la magie de leur muette confrontation, immortalisée
Par l'objectif à la seconde cruciale, les voilà toutes deux, fruit du hasard, métamorphosées
En d'altières Marianne, incarnations antinomiques d'un système aujourd'hui archaïque !
Symboles de cette faillite, Elles nous exhortent à inventer un monde moins prosaïque.

Poème écrit par **Philippe Parrot** (blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 7 et le 11 janvier 2019

Poème 302 : Détention provisoire

Dites-moi, nantis qui sourient à l'avenir,
Aurais-je dû, en bon bougre, me tenir à carreau
Durant cette manif populaire, pour ne pas finir,
À cette heure-ci, derrière les barreaux ?

Dites-moi, bien-pensants qui me jugent,
Aurais-je dû, en citoyen servile, ne pas protester
Avec véhémence, contre votre vil monde-refuge,
Stérile et décadent, où règne la fausseté ?

* * * * *

Dis-moi, père en colère qui ronge son frein,
Aurais-je dû, en jeune chômeur, continuer encore à
Partager mille galères, niant qu'un destin souverain,
En ces temps, s'arrache à la force des bras ?

Dis-moi, mère aimante qui garde l'espoir,
Aurais-je dû, en adulte bridé, rester dans le rang
Malgré ma jeunesse, renonçant trop vite à croire,
À mon âge, en un futur idéal et différent ?

* * * * *

Dis-moi, fier esprit qui prend de la hauteur,
Aurais-je dû, avec ta sagesse, apprendre à m'élever
Malgré mes impatiences et mes fougueuses ardeurs
Vers la maturité, apanage de vies achevées ?

Dis-moi, mâle corps qui souhaite se donner,
Aurais-je dû, avec bonheur, ne songer qu'à aimer
Une femme sensée, comblé par notre nouveau-né,
Réjoui de construire sans ne plus réclamer ?

* * * * *

Dans ma cellule froide, austère et exigüe,
Dans cette prison où la lecture ne chasse point l'ennui,
J'ai beau chercher une réponse qui ne fut pas ambiguë,
À n'en pas trouver, je me fuis jour et nuit.

Prisonnier de l'instant, je zappe, vite, demain
Fatigué de donner le change, dans l'attente du jugement.
Mon existence me pèse entre ces quatre murs. Inhumain
Sort, je rêve d'un ailleurs où vivre pleinement.

Poème écrit par **Philippe Parrot** (blog : philippe-parrot-auteur.com)

Entre le 24 et le 25 octobre 2017

Poème 123 : À ses rêves échoués

Nous, tenaillés par la subite honte de ne pas en faire assez, nous nous souviendrons de toi,
Oh ! Petit Aylan, gamin esseulé pull rouge short bleu tête ronde, endormi sur la plage,
Sous un soleil de plomb disposé à veiller longtemps ton corps, allongé sur le sable, abandonné,

Et à réchauffer vainement de ses rayons puissants ton âme glacée, soudain privée d'émois !
Seul sur la grève, ta face dans l'écume non dans les nuages, tes cheveux trempés, ton visage
Poupin, tes yeux fermés ouverts sur le Néant, tu habites désormais nos consciences bâillonnées,
Réduites à cautionner, trop avides de plaisirs et de tranquillité, cet Occident cynique et dévoyé...
Il a fallu qu'au large de l'île de Kos, porte de l'Europe, ton bateau chavire par une mer démontée,
Toi, tombé à l'eau sans savoir nager, sans gilet de sauvetage, sans rien à s'accrocher, effrayé,
Sans ton père ou ton frère pour t'aider, sans ta mère par les vagues emportée, trop épuisée

Ou trop vite noyée, pour que ton sort, scellé parmi les cris et la panique, vienne nous hanter,
N'acceptant pas que tu mourus si jeune, à deux pas de nos propres gamins trop gâtés et choyés !
Toi perdu là-bas, à Kobané, au milieu des massacres, des combats, des assauts et des heurts,

Été comme hiver terré dans une maison sans doute aujourd'hui délabrée, au confort sommaire,
Cloîtré dans une chambre triste et exiguë, égayée pourtant par le sourire de ton cher nounours,
Heureux de le serrer dans tes bras dès que les bombes tombaient, pleuvant durant des heures
Ou dès que les balles des mitrailleuses, les obus des mortiers et des canons sifflaient dans l'air,
Unique instant de magique abandon pour un même de ton âge où tu puisais tant de ressources,
Était-ce donc ainsi qu'il fallait que tu vives, dans le bruit la fureur et la haine, sur notre Terre ?

* * * * *

Toi qui n'eus comme songes entêtants tout au long de tes nuits que des cauchemars permanents
Où des hommes aveuglés par la foi tuaient de sang-froid, où des femmes mouraient, lapidées,
N'ayant commis qu'un seul crime, infâme et décrié : aimer un homme nullement célibataire,

Comment imaginer, dans un tel chaos, l'image que tu avais de ce monde d'adultes, déclinant,
Où l'intégrisme tenait lieu de savoir, l'aveuglement de conviction, la peur d'émotion, validés
Rarement par quelque bonne raison, toujours par les armes, les meurtres, les viols et la terreur
Pour la seule gloire d'un dieu, indifférent et silencieux, ordonnateur soi-disant de tels actes,
Surpris qu'en son nom, des hommes prétendument croyants commettent pareilles infamies ?

Sûr, du haut de tes trois ans, tu n'en demandais pas tant : seulement vivre ta part de bonheur !

Et grandir au sein d'une famille unie, aimé, dans la sérénité d'une paisible existence, exact
Synonyme d'un univers plein de tendresse que tu aurais partagé, rieur, avec quelques amis,
Toi, semblable à ces autres bambins, les nôtres, seuls à vivre chanceux dans un pays pacifié,

Étalant sans vergogne vrais mirages fausses richesses auxquels tes parents démunis aspiraient.
Convaincus cependant qu'ils en jouiraient, tôt ou tard, fruit de leurs sacrifices et de leur travail,
Hommes et femmes, par milliers, comme eux fuyant guerres et misères, toujours à s'amplifier,
Ont tout quitté, portés par l'espoir d'une vie meilleure, là-bas, dans cet ailleurs exempt du pire,
Unis dans l'infortune, le désespoir, les morts et les drames. Alors, en ton nom, vaille que vaille,
Éblouis par ce rêve d'un avenir radieux, ils se battront pour que tu le vis, de là-haut, se réaliser...

Poème écrit par **Philippe Parrot** (blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 12 et le 15 septembre 2015

Poème 122 : Aylan

Un jour ou l'autre, à quelque heure qu'il soit,
Nostalgiques de ce qui fut votre « chez soi »,
Quand vous reviendrez nous voir, de passage,
Moi, votre père attendri, prêt pour le Voyage,
Je vous enlancerai fort dans mes bras, très ému,
Et plus longtemps que d'habitude, mes fils ! Mû
Par un émoi, je penserai à ce garçon de trois ans,
Échoué sur une plage, père, mère et frère voguant
En vain vers un pays de liberté, tolérant et laïque.
Hélas, leur rêve s'est brisé de manière si tragique :
Aylan s'est noyé, privé brutalement de cette chance
De vivre dans un pays en paix, « votre » expérience.

Ce bambin immobile, allongé sur la grève, le visage
De côté, face à la mer, on dirait un enfant bien sage
Endormi... Mer, berce-le tendrement et prends soin
De son âme ! De petits bonheurs il n'en vécut point.
Effrayé, prostré, cassé par trop de drames endurés,
Tu l'as libéré d'un monde complètement défiguré...
Que cette fatale sieste lui soit douce ! Elle l'exonère
Enfin des pesantes charges qu'il porta sur la Terre,
Seul à ne pas voir dans le bleu de son short l'espoir
Mais dans le rouge du pull que sangs et déboires...
Aimantes écumes... À caresser ses paupières closes,
Soyez ce linceul déposé par la vague pour sa cause !

Car son sommeil, fin d'un tragique périple, a réveillé
Nos esprits et nos cœurs jusqu'alors si mal conseillés
Par notre désir de jouir du confort en sales égoïstes...
Racornies et stériles, nos consciences guère altruistes,
Par trop de privilèges d'occidentaux nantis, aveuglées,
Ont frémi tout à coup, prises d'un remords à épingler.
Aussi, pour qu'un tel sacrifice ne demeure point vain,
Tâchons que ton immolation, funeste sort inhumain,
Nous invite à donner, tardive offrande, aux candides
Mêmes empruntant tes pas un destin moins sordide.
Unis, recevons-les sans craindre qu'ils nous spolient !
Et vous embrassant, je penserai à Aylan qui nous lie...

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 8 et le 11 septembre 2015

Poème 108 : Fatal inceste

Avec ton âme d'enfant,
Candide et insouciante,
À croire en tes parents,
En des fées attrayantes,

Méconnaissant le Mal,
Tu admis que ton père,
Parlant de soin normal
Qu'il ferait sans impair,

Te lava sous la douche...
Ainsi durant des années,
Tu ne vis rien de louche,
Jamais tous deux gênés,

À ce qu'il frotta ton dos,
Tes fesses et ton pubis...
Puis l'air de rien, pseudo
Indifférent, tes orifices...

* * * *

Jusqu'à ce soir-là, honni,
Où désormais demoiselle,
Tes seins pointant du nid,
Tes règles pleines de zèle,

Il entra, nu, dans ton bain,
Malgré ton subit embarras,
Entamant le rituel malsain,
Fort de sa paternelle aura...

Et ses mains te savonnaient
Sans que tu osas t'y opposer
Et, un instant, le soupçonner
Quand tu fus prise de nausée.

À la place des doigts, entre
Tes cuisses fermes soudain,
Son sexe là dans ton ventre,
Tu le sentis apaiser sa faim.

Impuissante à pousser un cri
Pour arrêter son acte, odieux
Et dégradant, à jamais inscrit
Dans ta chair, tu prias Dieu...

* * * *

Dés lors débuta ton calvaire.
Au fil des mois, condamnée,
Tu subis les viols du pervers,
Sûre d'être la seule damnée.

Effrayée, tu touchais le fond,
Anéantie, tu désirais mourir,
Lasse de regarder le plafond
Quand il t'obligeait à t'offrir.

Jusqu'à ce jour où tu compris
Que tu aurais bientôt un bébé.
Quinze ans ! Tu perdis l'esprit,
T'ouvris les veines bouche bée.

Libérée de ta peine, tu fermas
Les yeux et ton sang s'écoula.
Tu mourus seule sans cinéma
Avec dans tes entrailles oui là,

Ton garçon, ta fille, mais aussi,
Répudié, un frère ou une sœur,
Fécondé par ton père, ramassis
De bassesses de vil oppresseur.

* * * *

Hélas, tes souffrances, et ta mort,
Ne suffirent à juguler ses pulsions
Criminelles, puisque, jamais à tort
Dénoncé par les tiens, humiliation

Ultime, impuni et libre, il continue
De jouir de son pouvoir diabolique,
Perpétrant, ta mère ses peurs à nu,
Ses crimes sur ta cadette angélique.

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 20 et le 22 juillet 2015

Poème 103 : Enfance assassinée

Quelle envie, subite et indomptable,
Aux délétères pouvoirs cathartiques,
Me pousse à aller, amer et pitoyable,
Sur ces lieux, honnis et dramatiques,
Où, sous la vile emprise d'un homme,
Ô combien lâche et dévoyé en somme,
Tu périr dans le coin reculé d'une forêt
Où tu t'étais réjouie de faire un arrêt ?

*Car depuis trop de mois, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus
Bien que nous te sentions toujours égayer la maison, rieuse et résolue !*

Chaque matin, dès les premiers rayons
Laiteux de l'aube, je joue les trublions !
Seul malgré la fraîcheur sous les arbres
J'erre où ta vie fut fixée dans le marbre,
Voulant croire qu'à force d'obstination,
Émue, tu écouterais mes supplications.
Et je pose mes pas où tu poses les tiens,
Heureuse, mais tu ne me réponds rien...

Chaque midi, lorsque les rais puissants
Du soleil au zénith soûlent d'ordinaire,
Seul, à l'ombre de bouleaux bruissants,
J'erre où tu croisas un être sanguinaire,
Voulant croire qu'à force d'obstination,
À t'ouvrir les bras, envahie d'émotions,
Tu me tendrais ta main pâle malhabile.
Hélas, tu la laisses toujours immobile...

Chaque soir, quand le reflet agonisant
Et dernier du couchant va, te causant,
Seul, tout près des chênes centenaires,
J'erre où la brute t'abusa sans s'en faire,
Voulant espérer qu'à force d'obstination,
À quadriller le bois, prise de compassion,
Tu me rejoindrais pour me sauter au cou.
Ton absence pèse et je plie sous son joug.

*Car depuis trop de mois, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus
Bien que nous te sentions toujours égayer la maison, rieuse et résolue !*

Et quand la nuit tombée, je retourne
Chez nous où aimant nous vécûmes,
D'être privé de toi, la tête me tourne.
T'avoir cherchée en vain, l'amertume
Me gagne. Je vais vite dans ton antre
Où toutes tes affaires sont là au centre
De ce qui demeure des souvenirs doux
Et je te pleure, brisé, tellement à bout.

Dans ce sanctuaire où, seul, je pénètre,
Les objets recèlent une part de ton être.
Il m'apparaît au travers de leurs formes
Et, à te voir en eux, tu me transformes.
Je me livre à ton étrange bienveillance,
Extraordinaire, si troublante présence,
Jusqu'à ce que mes espoirs, vaincus par
Le sommeil, se meurent quelque part...

*Car depuis trop de mois, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus
Bien que nous te sentions toujours égayer la maison, rieuse et résolue !*

Vient ensuite le temps des cauchemars,
À revoir défiler les horreurs de la scène
Où le gars abject te viole puis se marre,
Hilare de te plier au désir qui le mène !
Comment ce monstre, ivre de ton sang
Virginal, le long de tes cuisses coulant,
Enfiévré par tes yeux hagards terrifiés,
Put-il croire qu'ils désiraient le défier ?

Comment put-il, dans sa rage démente,
Ne pouvant tolérer, dans la tourmente,
Tes regards apeurés, frapper ton visage
Jusqu'à ce que tu fermas, vil engrenage,
Tes paupières ? Comment put-il, en bête
Diabolique, étaler sur tes chairs défaites
Le flux de tes entrailles, striant tes joues
De rouge, avant de t'achever d'un coup ?

Comment put-il, jouissant de son méfait,
Dans la toute-puissance des tortionnaires
Grisés par le plaisir de soumettre en effet,
Aller jusqu'à couvrir ton corps nu de terre,
Effrayé soudainement par son ignominie,
Avant de fuir désirs assouvis mais bannis,
T'imaginant dans son esprit digne d'oubli,
Toi dont le manque me rend tout affaibli ?

Quoiqu'il soit enfermé à purger sa peine,
Il me faut admettre, aveuglé par la haine,
Qu'il n'y a pas de jour où je rêve de le tuer
Sur la place publique au milieu des huées.
Cependant, je le sais, un tel geste impulsif
Ne servirait à rien... Ton visage, expressif,
Appartient pour toujours à un temps révolu
Durant très longtemps ma planche de salut.

* * * * *

*Il y a tant d'années maintenant que, Toi, ma fille tant aimée, tu n'es plus
Que je ne te ressens plus égayant la maison, de ta présence riieuse et résolue !*

Dans la débile grisaille de ma vie quotidienne
Où ma raison se perd, mon cœur s'est racorni.
Plus rien ne m'intéresse... Errance kafkaïenne,
Aucun but ne m'anime et, pris dans un tournis,
Je ne vois plus de lumière éclairer mon chemin.
Tel un ange déchu vite enclin à redouter demain,
Découragé, j'ai cessé de me rendre où tu mourus
Sûr que je ne te reverrai plus, ô ma fille disparue.

Quant à me reconnaître à l'heure radieuse
Des retrouvailles, le pourras-tu ? Marquée,
Mon âme se sera perdue, trop malheureuse
D'avoir dû se démettre, égarée à débarquer
En ce lieu où tu rendis ton dernier souffle...
Restera, touchant témoignage, cette moufle
De laine que tu suçotais avant de t'endormir
À mettre dans mon cercueil le jour de partir.

Là-haut, à nouveau réunis, je te lirai un conte.
Chaque soir, tu voulais tant que je t'en raconte,
Assis à côté du lit, toi, au chaud sous les draps,
Bercée par la voix d'un père à l'époque quadra !
Et... nous croirons soudain que rien n'a changé,
Toujours là, en famille, ta chambre bien rangée,
À vivre, et partager, des heures et des bonheurs,
Dans un tendre foyer où t'aimer fut un honneur.

*Et sache qu'au terme de ces souffrances, mes forces laminées, moi aussi ne suis plus
Bien que je continue, ta mère décédée, à hanter ta maison, ce cocon où longtemps tu te plus !*

Poème écrit par [Philippe Parrot](#)
(blog : philippe-parrot-auteur.com)
Entre le 26 et le 29 juin 2015

Notification : Conformément au code de la propriété intellectuelle (loi n°57-298 du 11 mars 1957), il est interdit d'utiliser et/ou de reproduire et/ou de modifier et/ou de traduire et/ou de copier les textes ci-dessus, de façon intégrale ou partielle, sur quelques supports que ce soit : électronique, papier ou autre, sans l'autorisation expresse et préalable de l'auteur. Tout droit réservé.

Dépôt légal du blog : philippe-parrot-auteur.com
À la B.N.F, à Paris, le 20 février 2019.
Numéro d'Issn 2650-0078. © 2011/2020